

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1926)
Heft: 237

Artikel: Ricordo!
Autor: Lunghi-Rezzonico, T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-686886>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

The Swiss Observer

Telephone: CLERKENWELL 9595

Published every Friday at 23, LEONARD STREET, LONDON, E.C.2.

Telegrams: FREPRINCO, LONDON.

VOL. 6—No. 237

LONDON, FEBRUARY 13, 1926.

PRICE 3d.

HOME NEWS

As the electors of St. Gall consistently refuse to pass the finance bills necessary to place the budget on a satisfactory basis, the authorities have conceived the novel idea of arranging a public competition for suggestions as to how the revenue of the local treasury could be increased. No less than 220 different proposals were handed in, most of them ingenious devices for extracting more money from a long-suffering public. Here are some of them: Separation from the remainder of Switzerland, so as to raise a customs barrier; a State lottery; regular flag and flower days; a cantonal mint and postage stamp printing works; conceding female suffrage against payment of a fixed amount; a special tax on bachelors; creating monopolies for fishing, hunting, playing "Jass," etc.

Edouard Huguenin, the former general manager of the Anatolian railways, died in Constantinople at the age of 68. Born in Le Locle, he obtained his first practical experience at the local railway station; as a young man of 22 he emigrated to Asia Minor, where he found employment in the Turkish railway administration. In a comparatively short time he worked his way up to one of the highest commercial positions in Turkey, and thanks to a rare gift of circumspection and tact he was able to maintain that position against all intrigues for nearly twenty years, during which time he was general manager of the Anatolian and Bagdad railways. He was a great friend of the late Sultan, who bestowed upon him the highest decorations ever granted to a foreigner; he was also a commander of the French *Légion d'honneur*.

The Catholic priest of Eiken (Aargau), the Rev. Schmetzler, was attacked and shot at after the evening service by a religious fanatic, Albert Fricker, who had a grudge against the cleric. The transgressor was secured by one of the witnesses and handed over to the local police, who only with difficulty prevented lynching by the infuriated populace. The curate lies in a critical condition in the cantonal hospital, suffering from three revolver wounds.

During a ski excursion on the Piz Sol, Mr. Alfred Brupbacher, a bank manager from Zurich, was overtaken by a snowstorm and separated from his companions; he had evidently met with an accident, as his frozen body was discovered next day.

When crossing the frozen lake of Steinegger last Sunday, a school-teacher, Mr. Alf. Hartmann, from Glarisegg, near Steckborn (Thurgau), broke through the ice and disappeared; a pupil of his, who was accompanying him on the excursion, was able to save himself.

Charged with embezzlement during the time of his employment with the death and burial registry in Geneva, Charles Dubois has committed suicide by drowning himself in the Rhone; in his overcoat pocket, which he hung across the bridge railings, a letter was found admitting misappropriations of about Frs. 6,000.

UN MOT DE CHEZ NOUS.

Hier dans le train de Berne à Lausanne, je me suis trouvé en compagnie de deux bons paysans vaudois qui semblaient avoir réglé des affaires d'or à Berne. Après avoir échangés des banalités, l'un d'eux saisissant subitement au fond de sa poche une "feuille" quelconque de la campagne vaudoise, s'écria soudain avec une intonation qui ne laissait aucun doute sur sa profonde indignation: "Ces sacrés gens de Moscou, quand est ce qu'ils auront bientôt fini de nous embêter avec leurs vilaines prétentions." Et je vous laisse deviner les savoureux accent avec lequel ces paroles furent prononcées. Ce fut alors un chœur de protestations dans le wagon. Je n'oserais pas vous rapporter ici tous les propos échangés sur le compte des maîtres actuels du Kremlin. Mon second voisin ne s'était pas mêlé à la conversation. Il avait observé le mutisme le plus complet. Lorsque ce juste concert de récriminations se fut un peu calmé, lorsque l'attitude du Conseil Fédéral eut été analysée sous toutes ses formes, lorsqu'on eut revêtu les procès Conradi dans ses moindres détails, il eut ces simples paroles: "Cette affaire a un côté de bon. Elle a groupé dans un même sentiment, dans un même élan la quasi-unanimité du peuple suisse et de nos jours ces grandes occasions où nous vibrons d'un commun accord sont plutôt rares. Celle-ci nous a donc permis de nous prouver à nous-mêmes que nous sommes bien encore le peuple un et uni de nos pères."

Personne ne répondit mot à ces paroles, mais elles avaient touché juste et j'ai pu constater leur exactitude plus d'une fois cette dernière semaine. Prenons par exemple la manifestation de Genève à la Salle de la Réformation. Le Comité de la Ligue Civique avait convié la population à une protestation publique contre les agissements du Gouvernement des Soviets envers le Conseil Fédéral Suisse. On vit à cette réunion des gens de toutes les classes, de toutes les conditions, de tous les partis politiques et même de toutes les nationalités (car je dois dire qu'il est nombre d'étrangers qui approuvent entièrement notre point de vue). Toute cette foule vibra d'un commun accord, d'un même sentiment. Il n'y avait plus de rançunes personnelles, de discussions particulières, il y avait—comme l'avait si bien dit bon voisin de compartiment—il y avait "unanimité"! Aussi lorsqu'un perturbateur essaya de troubler la péroraison d'un des discours, les mains qui l'empoignèrent étaient des mains anonymes, les mains de la foule elle-même et si un Monsieur quelconque des parterres avait été le voisin de l'interrupteur, il aurait agi tout comme le véritable voisin a agi. Il n'y avait plus à ce "meeting" qu'une seule âme, qu'une seule pensée; et ce sentiment est beau parcequ'il honore notre pays et parcequ'il prouve d'une façon indiscutable que nous sommes bien restés ce que nos pères étaient. Il est bon à notre époque où l'indifférence est suprêmement à la mode, où le dédain complet des réalités cotidiennes est si bien porté par nombre d'individus, d'affirmer publiquement et aux yeux du monde (peut-être bien un peu étonné) que nous entendons exprimer notre propre avis et régir nos propres affaires sans subir l'influence de qui que ce soit, et en accordant à l'événement toute l'importance auquel il a droit.

A cette occasion il faut noter la splendide unanimité de la presse suisse (pour autant qu'elle n'est pas déjà aux ordres de Moscou) qui a soutenu et l'opinion publique et le Conseil Fédéral durant les pénibles et très ingrates négociations qu'il a dû faire. La presse s'est montrée cette fois ce qu'elle devrait être réellement: le reflet de l'opinion populaire qui tient compte de tous les points de vue, de tous les exposés. Ici il y avait une opinion et l'ensemble de nos journaux a su l'exprimer comme il convenait. Donc une fois de plus "à toute chose malheur fut bon" et je suis nombre de bon Suisses qui se sont sentis vivifier dans leur patriotisme, dans leur amour de la Mère Patrie, et surtout dans la confiance qu'ils doivent avoir envers leurs propres compatriotes, par le même sentiment de solidarité né d'un même sujet, que ce soit aux bords du Rhin de Coire à Bâle, ou aux bords du Rhône de Brigue à Genève.

Il est encore une conséquence indirecte de cette affaire qu'il nous faut relever. On se plaint dans tous les pays d'Europe de l'indifférence politique de la plus grande partie des populations. En Suisse, nous avons dans certains cantons des résultats de votations complètement faussés par les abstentions. D'une façon générale nous souffrons un peu partout de ce désintéressement notoire envers la "chose publique." Cette affaire aura eu cela de bon. Elle aura fait comprendre à bien des gens que leur intervention est nécessaire, obligatoire même, s'ils ne veulent pas que demain les guides de l'Etat ne soient entre les mains d'énergumènes qui préparent l'arrivée des gens de Moscou. Cette affaire a donc permis de secouer la masse amorphe, elle a fait réfléchir, elle a mis les êtres en mouvement et "quelque chose" est maintenant, qui n'était pas auparavant.

Convenons sans malice, que les demandes impossibles des Soviets nous ont peut-être rendu indirectement un remarquable service.

"UN SUISSE QUELCONQUE."

RICORDO!

...era l'ultimo giorno di carnevale; già nelle prime ore del mattino, di un mattino chiaro e affascinato dai raggi di un bel sole nascente, un insolito movimento e lavoro si constatava nelle strade e nelle piazze della mia cittadina; la gente sortì presto di casa; si riversò nelle vie, con un'aria insolita di festa, di gioia nel cuore, cogli occhi lucenti d'aspettativa; e l'aria frizzante e sana metteva un bel colore sulle gote.

Dal balcone di casa potevo abbracciare con un'occhiata tutto quel rimescolio di gente che si addensava nella piazza sottostante.

Il palchettone era eretto; i cuochi si affacciavano intorno alle immense pignatte di rame... il manzo bolliva da una parte onde procurare il buon brodo per fare il "risotto" nell'altro pentolone lì vicino... ed era un accorrere, un'allungare di colli, un affanarsi per arrivare in tempo ed ottenere una buona porzione!

I poveri della città e dei villaggi circovincini

avrebbero gioito di un buon pranzo almeno per quel giorno... e si godeva un mondo nel vedere quei poveretti, beneficiati ogni anno, al martedì grasso, dalla società "Kabadan" gustare il buon, tradizionale risotto; tanti venivano già scortati dal piatto per l'occasione, altri ricevevano la porzione in qualunque improvvisato recipiente; ho persino visto un piccolo spazzacamino riceverlo nel suo rozzo cappello...

Poi verso le due del pomeriggio cominciò la sfilata degli stupendi carri allegorici... la battaglia dei coriandoli, delle arancie e dei gettoni si fece animata tra le due società rivali del "Sud" e del "Nord"! Era una festa brillante per noi; le finestre erano affollate, nelle strade v'era una fiumana di gente; per un giorno almeno l'allegria regnava suprema, la gioia era in ogni cuore...

Alla sera, l'apoteosi del giorno febbrile, era il gran veglione nel teatro sociale; l'ambiente elegante ed illuminato a gala, coi palchetti drappaggiati in rosso e oro, colla platea e palcoscenico sgombrati dalle poltrone e sedie, aspettava la folla festante; e si ballò sino nelle ore piccine del mattino di Quaresima!

Nell'ampia sala fervevano le danze; era l'ultimo "galoppo"... chi si ricorda del "galoppo" ora?...

Di fuori, nella piazzetta, la neve era alta quanto si sorti dal teatro... la neve, caduta adagio, adagio, soffice e bianca, venne a spegnere l'entusiasmo, a rammentarci che l'ultimo giorno di carnevale era passato, ad invitarci a riprendere il corso della vita normale, a rientrare in noi stessi e concentrarci nel gran pensiero di Dio!

...era il giorno delle "Ceneri."

T. LUNGI-REZZONICO.

VOLKART BROTHERS (1851—1926).

A PROUD FLAG.

By "KYBURG."

Born in 1816 at Niederglatt-Zurich, where his ancestors had exercised the calling of millers and builders for many generations, Salomon Volkart, his studies at the "Landknabeninstitut" at Zurich and the "Hueni-Institution" at Horgen ended, his subsequent apprenticeship with the firm of Kaspar Schulthess' Erben at Zurich absolved, wandered abroad, his wander-budget fortified by 50 guilders (some £5 present-day money), given him by his father, and entered the important firm of Andrea Croce, olive-oil merchants at Genoa. There, among Genoa's foreign colony of the time, Volkart soon won a reputation as one of the best horsemen, swimmers and singers, and was soon known as "il grande Svizzero." A few years were spent in India, where his brother, Joh. George, was working, and then he entered the service of the Winterthur firm of Gebrüder Rieter & Greuter, where he also met his future wife, marrying in 1848.

During this time Volkart carried out several missions, one of which merits recording. It was a question of entering Venice, getting through the close lines of the Austrian army then besieging that town. Salomon Volkart succeeded and collected an important debt due to his house. The paper money, which soon afterwards became worthless, he converted straightaway into Venetian bead ware, a commodity of comparatively stable value, and, his mission achieved, he left Venice, not without encountering great difficulties in getting through the cordon of Austrian troops—difficulties accompanied by serious risks, inasmuch as he carried, sewn in the lining of his coat, letters from Manin, President of the hard-pressed Venetian Republic, to whose adherents at Padua Volkart was successful in handing them.

During his short stay in India, the idea of founding a business of his own had already occupied his thoughts, and as soon as he judged the moment opportune, he carried those thoughts into effect, and, on the 1st February, 1851, together with his younger brother Joh. George Volkart, he started the firm of Volkart Brothers at Winterthur and Bombay.

The ruling idea in starting this venture was to establish direct commercial relations between India and the Continent of Europe, an idea which had only become practicable in 1849 through the repeal of the Act of Navigation, a British Act prohibiting transport by sea from British Possessions by any other than British ships, and further enacting that the first European port entered by such vessels should be British.

The effect of this Cromwellian edict was to give the Port of London a virtual monopoly of trade in the products of India, and so the start of Salomon Volkart's new venture, soon after the repeal of this Act, brought about a real economic revolution, being practically the first to establish direct trade relations between India and the Con-